

40.10 **LES VÊPRES** 10

SICILIENNES

OPÉRA EN CINQ ACTES

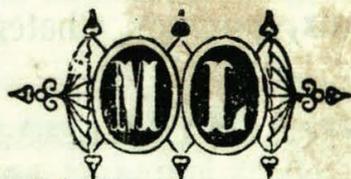
PAROLES DE

MM. E. SCRIBE ET CH. DUVEYRIER

MUSIQUE DE M. VERDI

DIVERTISSEMENTS DE M. L. PETIPA

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie impériale
de Musique, le 13 juin 1855.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

—
1855

Les Auteurs se réservent le droit de représentation et de traduction, et les Éditeurs
le droit de reproduction à l'étranger.

DANSE

ACTE II.

TARENTELE.

PREMIERS SUJETS.

M. H. Mazilier.

M^{lle} Caroline.

CORPS DE BALLETS.

MM. Charansonney, Rémond, Caron, Duhamel 1^{er}, Geandron, Pissarello, Sciot, Lagrous, Duhamel 2^e, Michaux, Meunier, Bertrand 1^{er};

M^{lles} Cassegrain, Danfeld, Gangelin, Mathé, Giraud, Dujardin, Buisson, Vibon, Chassagne, Errivant 1^{er}, H. Lefèvre, C. Lefèvre.

SOLDATS FRANÇAIS.

MM. Goethals, Libersac, François, Millot, Monfallet, Fanget, Carré, Lefèvre, Gondoing, Bion, Darcourt, Estienne.

SIX JEUNES FILLES.

M^{lles} Villeroy, Devaux, Gamblon, Chatenay, Baratte, Parent

ACTE III.

QUATRE PAGES.

MM^{lles} Dehaspe, Delion, Stech 1^{re}, Stech 2^e.

MAITRE DE CÉRÉMONIE.

M. Lefèvre.

NOBLES.

SEIGNEURS. — MM. Sciot, Pissarello, Millot, Estienne, Monfallet, Darcourt.

DAMES. — M^{mes} Letellier, Decamp, Corinne, Collet, Dufour, Gary.

QUATRE OFFICIERS.

MM. Goethals, Bion, Fanget, François.

LES QUATRE SAISONS.

DIVERTISSEMENT.

L'HIVER, M^{lle} Legrain. — M^{lles} Villiers, Carabin, Savel,
L. Rousseau.

LE PRINTEMPS, M^{lle} Couqui. — M^{lles} Mercier, Troivalets,
Schlosser, Révolte, Simon, Poussin, Danse, Chambret,
Cassegrain, Danfeld.

DEUX ZÉPHYRS. — MM. Lagrous, Bertrand.

L'ÉTÉ, M^{lle} Nathan.

NAÏADES. — M^{lles} E. Rousseau, H. Lefèvre, Buisson, Vibon,
Chassagne, C. Lefèvre, Dujardin, Ducimetièrre.

L'AUTOMNE. — *Faunes* : MM. Bauchet, Rémond, Caron,
Duhamel 1^{er}, Libersac, Geandron.

Bacchantes : M^{lles} Beretta, Mauperin, Cellier, Mathé, Pillevoix,
Giraud, Inemer.

ACTE IV.

DEUX MOINES : MM. Cornet et Carré.

UN BOURREAU, M. Lefèvre.

SICILIENS.

MM. Charansonney, Rémond, Caron, Duhamel 1^{er}, Geandron,
Michaux, Libersac, Duhamel 2^e, Bertrand 1^{er}, Bertrand 2^e,
Meunier, Lagrous.

NOTE.

A ceux qui nous reprocheront, comme de coutume, d'ignorer l'histoire, nous nous empresserons d'apprendre que le massacre général connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes* n'a jamais existé. Ce point historique une fois reconnu, il doit être à peu près permis à chacun de traiter ce sujet comme il l'entend. C'est ce qu'ont fait tous les auteurs dramatiques qui nous ont précédés. Du reste, notre ouvrage n'a, malheureusement pour nous, aucun rapport avec celui de Casimir Delavigne.

Voici comment l'événement est raconté par Fazelli, historien de la Sicile, et par Muratori, et par Giannone, Napolitain.

C'était l'usage à Palerme d'aller tous les ans, la dernière des fêtes de Pasques, à l'heure des vêpres, visiter en dévotion et en grande foule la chapelle du Saint-Esprit, à 600 pas de la ville. Cette fête en 1282 tombait le 31 mars. Les habitants de Palerme sortirent donc ce jour-là, à l'heure des vêpres, et se rendirent à la chapelle selon la coutume. Sans doute, la fermentation qui régnait parmi le peuple faisait craindre quelque désordre, et le gouverneur Guy de Montfort avait fait défendre qu'on vint à l'assemblée avec des armes.

Les Français chargés de veiller à l'exécution de cet ordre prétendirent que la défense s'étendait aux femmes comme aux hommes, et, sous prétexte de s'assurer qu'elles n'avaient pas d'armes cachées sous leurs habits, ils se comportèrent avec une licence insultante.

Un d'eux, s'étant adressé à une femme de qualité, les Siciliens, indignés, assommèrent l'insolent à coups de pierres. Ses compagnons voulurent prendre son parti, le tumulte devint général. On courut à Palerme en criant aux armes contre les Français. Ceux qui étaient dans les rues furent massacrés, et la garnison, sans défiance, forcée à l'improviste et tuée dans la citadelle. La révolte s'étendit de là dans les villes voisines.

Il n'est fait aucune mention de Procida pendant cette insurrection soudaine. Le soulèvement des Palermitains n'était donc jusque-là qu'une révolte tumultueuse sans plans ni chefs. C'est donc

mal à propos qu'on a étendu cette dénomination de *Vêpres siciliennes* à la révolution générale qui en fut la suite, cette révolution ne s'étant faite qu'à plusieurs reprises, à des intervalles assez éloignés les uns des autres, dans des différentes parties de l'île et avec des circonstances aussi différentes. Cette dénomination commune a produit une telle confusion qu'on a cru que le massacre qui s'était fait à Palerme à l'heure des vêpres s'était fait par toute la Sicile à la même heure, ce qui a conduit à supposer qu'il s'était fait à un signal convenu, et ce nom de *Vêpres siciliennes*, dont on se servait pour désigner cet affreux événement, a donné lieu d'imaginer que ce signal avait été le son de la cloche de vêpres.

On voit, par le récit exact des faits, combien toutes ces suppositions sont éloignées de la vérité. L'insurrection de Sicile ne fut point une conjuration, il n'y eut point de conjurés. Ce ne fut point un plan concerté pour être exécuté à certain signal et partout en même temps. Ce fut l'explosion soudaine et tumultueuse de haines accumulées, comme presque toutes les insurrections contre les gouvernements oppresseurs.

Procida la prévint sans doute, et la hâta en échauffant les esprits; mais il n'en détermina ni l'instant ni le mode. Elle se serait tentée sans lui, mais sans lui elle aurait échoué, car les factieux, bientôt découragés, allaient demander grâce, quand Procida leur annonça la ressource qu'il leur avait ménagée à leur insu, l'appui du roi d'Aragon, et la marche de sa flotte vers Messine.

Nous ajouterons que Procida, choisi par tous les auteurs dramatiques comme chef ordinaire de la conspiration, n'était pas même en Sicile à cette époque. Voir les historiens espagnols Marriana et Herreras, les historiens provençaux Gaufridi et Papon, etc.

Personnages.

GUY DE MONTFORT, gouverneur de Sicile, sous Charles d'Anjou, roi de Naples.	MM. BONNEHÉE.
LE SIRE DE BÉTHUNE, officier français. . .	COULON.
LE COMTE DE VAUDEMONT, officier français.	GUIGNOT.
HENRI, jeune Sicilien.	GUEYMARD
JEAN PROCIDA, médecin sicilien.	OBIN.
LA DUCHESSE HÉLÈNE, sœur du duc Frédéric d'Autriche.	M ^{mes} CRUVELLI.
NINETTA, sa cameriera.	SANNIER.
DANIELI, Sicilien	MM. BOULO.
THIBAULT, soldat français.	AIMÈS.
ROBERT, soldat français.	MARIÉ.
MAINFROID, Sicilien.	KOENIG.

SICILIENS, SIGILIENNES.

La musique des VÉPRES SICILIENNES est éditée par M. LÉON ESCUDER, 21, rue de Choiseul, éditeur propriétaire des opéras de Verdi.

VÊPRES SICILIENNES

OPÉRA EN CINQ ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente la grande place de Palerme. — Au fond, des rues et les principaux édifices de la ville. — A droite du spectateur, le palais d'Hélène. — A gauche, sur le premier plan, l'entrée d'une caserne avec des faisceaux d'armes. — Du même côté, sur le second plan, le palais du gouverneur où l'on monte par un escalier de plusieurs marches.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, ROBERT et des **SOLDATS FRANÇAIS** ont apporté une table devant la porte de la caserne. Ils sont assis et boivent. Derrière eux **SICILIENS** et **SICILIENNES** traversent la place. Différents groupes se forment et regardent avec colère les soldats français.

CHOEUR.

THIBAUT, ROBERT et les **SOLDATS**, à gauche, à voix haute.

Beau pays de France !

Jé bois, dans l'absence,

A tes bords chéris...

O mon doux pays !

Et de la Sicile,

Où l'on nous exile,

Buvons, conquérants,

Les vins enivrants !

GROUPES de **SICILIENS** et **SICILIENNES**, à droite, à demi-voix.

Sois maudite, ô France !

Toi, dont la vaillance,

Hélas ! a conquis

Notre beau pays !

Puisse la Sicile,
En vengeurs fertile,
De ses bords sanglants
Chasser ses tyrans !

THIBAULT, levant son verre.

Vive Guy de Montfort, vice-roi de Sicile !
Sans peur et sans pitié quand il marche aux combats !

THIBAULT.

Terreur des ennemis !

ROBERT.

Et gouverneur habile,
Qui permet tout à ses soldats !

(En ce moment le sire de Béthune et le comte de Vaudemont sortent de la caserne en se tenant sous le bras.)

ROBERT, un peu chancelant et s'adressant au sire de Béthune.

Aussi dans ce pays qu'ils appellent Palerme...
Le général l'a dit... commandant, n'est-ce pas?...
Tout est à nous ?

DE BÉTHUNE, riant.

D'abord, sur tes pieds sois plus ferme,
Et je te répondrai !

ROBERT.

N'est-il pas vrai qu'ici
Toutes les femmes sont à nous ?

DE BÉTHUNE, riant.

Sans aucuns doutes !
Celles, du moins, à qui vous pourrez plaire !...

ROBERT, chancelant.

Eh oui !
Or, comme en général, nous leur plaisons à toutes...

(A Thibault.)

Tu vois !...

THIBAULT, secouant la tête.

Mais leurs maris !

ROBERT.

En vainqueur généreux,
Je veux, par procédés, partager avec eux!

CHOEUR.

. THIBAUT, ROBERT, DE BÉTHUNE, VAUDEMONT et les SOLDATS.

Beau pays de France!

Buvons } dans l'absence
Buvez }

A tes bords chéris,

O mon doux pays!

Et de la Sicile,

Où l'on nous exile,

Buvons, } conquérants,
Buvez, }

Les vins enivrants!

SICILIENS et SICILIENNES.

Sois maudite, ô France!

Toi dont la vaillance,

Hélas! a conquis

Notre beau pays!

Puisse la Sicile,

En vengeurs fertile,

De ses bords sanglants

Chasser les tyrans!

SCÈNE II.

LES MÊMES. LA DUCHESSE HÉLÈNE, vêtue de noir, tenant à la main un livre de prières, appuyée sur le bras de NINETTA, sa camériste, et suivie de DANIELI, traverse la place venant de gauche et se dirigeant vers sa maison. Tous les Siciliens et Siciliennes la saluent avec respect. Elle s'arrête et cause bas avec eux.

VAUDEMONT, causant à gauche avec de Béthune.

Quelle est cette beauté, qu'ici l'on traite en reine,
Et qui jamais encor n'avait frappé mes yeux?

DE BÉTHUNE.

Seule et vouée au deuil, c'est la duchesse Hélène,
Que notre chef retient comme otage en ces lieux,
Depuis la mort de Frédéric, son frère!

VAUDEMONT, vivement.

L'ami de Conradin! ces deux jeunes héros
Tombés, en s'embrassant, sous le fer des bourreaux!

DE BÉTHUNE.

De leur mort aujourd'hui c'était l'anniversaire!

VAUDEMONT, regardant Hélène qui s'avance toujours.

Et sans doute, elle vient de prier pour son frère!

DE BÉTHUNE, souriant.

Et d'appeler sur nous la colère du ciel!

VAUDEMONT.

Elle a raison, notre chef fut cruel!
Ce fut un tort.

DE BÉTHUNE.

Bien plus! une faute inutile!

DANIELI, de l'autre côté à droite, bas à Hélène.

Jour fatal! jour de deuil, où le glaive sanglant
Naguère a moissonné l'espoir de la Sicile!

HÉLÈNE, à part, au bord du théâtre et priant.

O Frédéric!... mon frère!... noble enfant!
O fleur!... qu'à peine éclosa enleva la tempête!
C'est Montfort!... c'est sa voix qui proscrivit ta tête! *
Et ce peuple à ta mort demeure indifférent!
Mais je te vengerai, moi! j'en fais le serment!

ROBERT, se levant de table.

Après le vin, la chanson, compagnons!

En l'honneur des Français... chantons

Quelque chanson sicilienne!

THIBAULT.

En sais-tu?

* Charles d'Anjou, le conquérant de Naples, voulait, dit-on, faire grâce à Conradin et au jeune Frédéric, que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains. On prétend que ses principaux conseillers, entre autres Guy de Montfort, le dissuadèrent de ses idées de clémence, en lui démontrant que la mort de son compétiteur pouvait seule assurer ses droits au trône.

ROBERT, tout à fait gris.

Non vraiment!... mais n'en sois pas en peine,
D'autres en chanteront pour nous!

(S'approchant d'Hélène en chancelant.)

La belle enfant!... voyons! en savez-vous?

DANIELI, avec indignation.

Un tel affront!

ROBERT, qui pendant ce temps s'est approché d'Hélène en trébuchant.

Vainqueur, je suis le maître!

Tout ici m'appartient... et toi-même... peut-être!

Aussi tu chanteras...

NINETTA, avec indignation et voulant s'élançer au-devant de sa maîtresse.

Pour eux rien n'est sacré...

HÉLÈNE, la retenant.

Tais-toi!

ROBERT, de même et menaçant Hélène.

Tu chanteras... sinon!!!...

HÉLÈNE, froidement.

Je chanterai!

(Robert, Thibault et les Français ont été se rasseoir autour de la table, qu'ils ont apportée au milieu du théâtre. Derrière eux le peuple se rapproche peu à peu et finit par les entourer pendant l'air suivant.)

HÉLÈNE, s'avançant au bord du théâtre.

Au sein des mers et battu par l'orage,
Voyez ce beau vaisseau prêt à faire naufrage.
Malgré le bruit des vents et la fureur des flots,
Entendez-vous les cris des matelots?

CANTABLE.

- « Viens à nous, Dieu tutélaire!
- » Apaise enfin ton courroux!
- » Exauce notre prière!
- » Sauve-nous?... protège-nous!

RÉCIT.

- » Et Dieu disait dans ses décrets suprêmes :
- » N'avez-vous donc d'espoir qu'en des secours divins?

- » Vos jours dépendent de vous-mêmes ;
 » Votre salut est dans vos mains... »

CAVATINE.

Courage!... du courage!
 Et, pour braver l'orage,
 A l'ouvrage!... à l'ouvrage!
 Car le péril est là!
 Oui, vaillant équipage,
 Ne perdez pas courage!
 Veuillez être sauvés, et Dieu vous sauvera!

(Regardant le peuple qui l'entoure.)

A quoi bon des prières vaines?
 N'est-il plus de sang dans vos veines?
 D'effroi, de stupeur accablés,
 Devant le danger vous tremblez!
 Debout! debout!!! au fracas des tempêtes
 Qui vont mugissant sur vos têtes,
 Réveillez-vous! réveillez-vous!

Levez-vous tous!!!

Courage!... du courage!...
 Oui, vaillant équipage,
 Quand le péril est là
 Ne perdez pas courage!
 Veuillez être sauvés, et Dieu vous sauvera!

ENSEMBLE.

CHOEUR DU PEUPLE, à part, à demi-voix.

Quels accents! quel langage!
 A sa voix, le courage
 En nous renaît déjà!

THIBAUT, ROBERT et les FRANÇAIS, buvant sans faire attention à ce
 qui se passe derrière eux.

A ce brillant ramage,
 Je préfère l'usage
 De ce divin breuvage
 Qui m'enivre déjà!

CHOEUR DU PEUPLE, entourant Hélène et à demi-voix,

Noble sœur du martyr,

Oui, ta voix nous inspire;
Partout nous te suivrons,
Et nous te vengerons!

HÉLENE, avec force, regardant les Français qui se retournent vers elle.

Les matelots ont entendu!
Et l'espoir en leur cœur est déjà descendu!

ENSEMBLE.

DANIELI, avec force.

Courage! du courage!
Et, pour braver l'orage,
A l'ouvrage! à l'ouvrage!
Le ciel nous guidera!
Oui, vaillant équipage,
Allons! force et courage!
Veuillez être sauvés, et Dieu vous sauvera!

TOUS, avec force.

Courage! du courage!
Et, pour braver l'orage,
A l'ouvrage, à l'ouvrage!
Le ciel nous guidera!
Oui, vaillant équipage,
Allons, force et courage!
Veuillez être sauvés, et Dieu nous sauvera!

THIBAUT et **LES SOLDATS**, toujours à table.

Ah! quel brillant ramage!
Mais quel bruit, quel tapage
Fait cette chanson-là!
Je préfère l'usage
De ce divin breuvage
Qui m'enivre déjà!

DERNIÈRE STRELTE.

HÉLENE, **NINETTA**, **DANIELI** et **TOUS**, s'animant mutuellement.

Allons! allons! courage!
Allons! brave équipage,
Que dans vos mains brille le fer!
Et ce mât orgueilleux et fier,

Qui semblait dominer la mer,
 Nous l'abattons... courons!
 Courons!
 Frappons!

(Les Siciliens s'élancent sur les Français le stylet à la main et vont frapper. Tout à coup, en haut du perron du palais, paraît un homme, seul et sans gardes.)

TOUS, effrayés et s'arrêtant.

C'est Montfort ! ô terreur !

HÉLÈNE, à part.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

Son aspect seul les a glacés d'effroi !

(Montfort promène sur la foule un regard calme, puis il fait un geste de la main. Tous s'enfuient, et cette place, qui était couverte de monde, en un instant se trouve déserte. Il ne reste en scène que Montfort, Hélène et Ninetta.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE, NINETTA, MONTFORT.

ENSEMBLE.

(Trio terminé en quatuor.)

HÉLÈNE.

Moi-même, je frissonne,
 Et l'horreur m'environne !
 Ah ! tout mon sang bouillonne
 Et s'agite en mon sein !
 Immobile, se taire,
 Quand je vois, ô mon frère !
 Le tyran sanguinaire
 Qui fut ton assassin !

NINETTA.

Quelle horreur m'environne !
 De fureur je frissonne ;
 Ah ! tout mon sang bouillonne
 Et s'agite soudain !
 Maître que je révère,
 Rien n'a pu te soustraire

Au tyran sanguinaire
Qui fut ton assassin !

MONTFORT, à part.

Race faible et poltronne,
Qui devant moi frissonne,
De vous ce que j'ordonne
Est l'arrêt du destin !
A son juge ordinaire
Ce peuple téméraire
Veut en vain se soustraire...
Il tremble sous ma main !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI, arrivant par le fond, et courant à Hélène, qu'il aperçoit. Il ne voit pas Montfort, qui a déjà remonté quelques marches du palais, mais qui à l'arrivée de Henri redescend lentement et s'approche de lui.

HENRI.

Hélène !

HÉLÈNE.

O ciel!... Henri!... Dois-je en croire mes yeux?
Vous qu'on tenait captif!

HENRI, vivement.

Je reviens en ces lieux
Rassurer des amis qui craignaient pour ma vie!
Je suis libre!

NINETTA et HÉLÈNE.

Que dites vous?...

HENRI.

Que ces juges, tremblants devant la tyrannie,
Pour la première fois, mes amis, ont absous!

HÉLÈNE et NINETTA.

Est-il possible !

HENRI.

Ils ont osé m'absoudre !
Sans craindre que sur eux ne retombât la foudre!

MONTFORT, s'avançant en souriant.

Quoi! malgré vos complots, échapper au trépas!
Vous devez de Montfort admirer la clémence!

HENRI.

Ou plutôt la fatigue!... en ce moment, son bras
Du glaive sans doute était las;
Il se repose afin de mieux frapper!

HÉLÈNE, avec effroi.

Silence!

NINETTA.

Imprudent!

HENRI.

En quoi donc?... Ah! si dans ces remparts
Quelque heureux sort le fait connaître à mes regards...

MONTFORT, tranquillement.

Tu le verras!... modère tes alarmes!

HENRI.

Où donc?

MONTFORT.

Devant toi!

HENRI.

Ciel!

HÉLÈNE, à part.

C'est courir au trépas!

MONTFORT.

Eh bien!... tu ne me réponds pas?

HENRI.

Je ne le puis!... je suis sans armes!

MONTFORT, à Hélène et à Ninetta.

Laissez-nous... (A Henri.) Toi, tu resteras!

(Ninetta et Hélène rentrent dans le palais à droite. Henri veut les suivre;
mais sur l'ordre d'Hélène, il reste.)

SCÈNE V.

MONTFORT, HENRI.

DUO.

MONTFORT.

Quel est ton nom ?

HENRI,

Henri !

MONTFORT.

Pas d'autre ?

HENRI.

Mais j'espère,
Mourant pour mon pays m'en faire un !

MONTFORT.

Et ton père ?...

HENRI.

Jamais on ne m'en a parlé !
J'ai cru savoir pourtant que, proscrit, exilé,
Il finit loin de nous sa vie et sa misère.

MONTFORT.

Et ta mère... réponds ?

HENRI.

Ah ! je n'ai plus de mère !
Et, depuis plus d'un an, je l'ai perdue, hélas !

(Montrant le ciel.)

Je vais la retrouver !

MONTFORT.

Mais, avant son trépas,
Chez le duc Frédéric tu fus placé par elle ?

HENRI.

Oui, ce noble martyr, ce héros...

MONTFORT.

Ce rebelle...

HENRI.

Au sentier de l'honneur guida mes premiers pas !
 Fidèle à ses leçons, je prendrai pour modèle,
 Sinon sa vie, au moins sa mort...
 Tu sais tout maintenant ! dispose de mon sort !

ENSEMBLE.

HENRI.

Punis mon audace !
 Je sais que ton cœur
 Ne fait point de grâce...
 J'attends sans frayeur !
 Et mourrai sans crainte,
 Comme mes amis,
 Pour ma cause sainte
 Et pour mon pays !

MONTFORT, le regardant.

J'aime son audace
 Et sa jeune ardeur !
 La mort le menace,
 Et pourtant son cœur
 Braverait sans crainte
 Tous ses ennemis,
 Pour sa cause sainte
 Et pour son pays !

MONTFORT.

Je devrais te punir... mais je plains ton jeune âge !

HENRI, avec indignation.

Me plaindre !...

MONTFORT.

J'ai pitié de ton erreur,
 Et veux, pour te sauver, offrir à ton courage
 Le seul moyen digne d'un noble cœur !

(Lui frappant sur l'épaule.)

La gloire, j'en suis sûr, aurait pour toi des charmes !

HENRI.

La gloire !... où donc est-elle ?

MONTFORT.

Elle est sous nos drapeaux!
Viens dans nos rangs!... viens servir sous nos armes!...
Ta grâce est à ce prix!...

HENRI.

Moi! servir nos bourreaux!

ENSEMBLE.

HENRI.

Non, non, point de grâce!
Apprends que mon cœur
Craint moins la menace
Que le déshonneur!
Je mourrai sans crainte,
Et tel que je suis,
Pour ma cause sainte
Et pour mon pays!

MONTFORT.

J'aime son audace!...
Fidèle à l'honneur,
Sous cette cuirasse
Bat un noble cœur!
Il brave l'atteinte
De ses ennemis
Pour sa cause sainte
Et pour son pays!

(A part, avec satisfaction.)

Oui, j'aime son regard audacieux et ferme;
Jusqu'à présent, c'est le seul dans Palerme
Qui m'ait osé braver... L'on devine aisément,
Et rien qu'à sa fierté, qu'il sort d'un noble sang.

(Haut.)

Pars donc, et dégagé de la reconnaissance!
Mais, dans ton intérêt, jeune homme, encore un mot!

(Montrant le palais à droite.)

Tu vois bien ce palais...

HENRI.

Eh bien?...

MONTFORT.

Que la prudence
En éloigne tes pas !

HENRI.

Pourquoi donc ?

MONTFORT.

Il le faut.

(A demi-voix.)

Redoute pour ton cœur une flamme insensée !

HENRI, étonné.

O ciel !

MONTFORT.

Qui te perdrait bientôt et pour jamais !

HENRI, troublé.

Qui vous a dit?...

MONTFORT.

Tu vois qu'au fond de ta pensée
Mon œil observateur découvre tes secrets !

Fuis cette femme!... je l'ordonne !

HENRI.

Et de quel droit?...

MONTFORT.

Je l'ai dit!... je le veux !

HENRI.

Et moi, je n'accorde à personne
Le droit de diriger mes vœux !

ENSEMBLE.

(Strelte du duo.)

MONTFORT.

Téméraire ! téméraire !
Par le ciel, obéis-moi !
Ne tente pas ma colère,
Ou malheur ! malheur à toi !

HENRI.

Je suis libre, et, sur la terre,
De mon cœur je suis la loi !
Oui, je brave ta colère
Et je marche sans effroi !

MONTFORT.

Je saurai briser ton orgueil !
De ce logis ne franchis pas le seuil !
Je le défends !

HENRI.

Vous !...

MONTFORT.

Moi !... dont la haine est mortelle !

HENRI.

Et pourtant je la brave !

MONTFORT, à part.

O funestes amours !

(Retenant Henri qui fait un pas vers le palais.)

Songe donc, insensé, qu'il y va de tes jours !

HENRI.

Eh bien !... mes jours pour elle !

(Il gravit l'escalier du palais, soulève le marteau ; la porte s'ouvre ; Henri disparaît, pendant que Montfort le regarde avec émotion, mais sans colère. La toile tombe.)

ACTE II.

(Le théâtre représente un riant vallon, près de Palerme. — A droite, des coteaux couverts de citronniers et d'orangers. — A gauche, la chapelle de Sainte Rosalie. — Au fond, la mer. — Deux hommes apparaissent dans une chaloupe et débarquent au rivage. Le pêcheur qui conduisait la chaloupe s'éloigne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA*, seul.

O mon pays! pays tant regretté,
L'exilé te salue après trois ans d'absence!
Sur tes bords, autrefois, j'ai reçu la naissance!
Je m'acquitte aujourd'hui!... Voici la liberté!

CANTABILE.

Et toi, Palerme, ô beauté qu'on outrage,
Et toujours chère à mes yeux enchantés!...
Lève ton front courbé sous l'esclavage,
Et redeviens la reine des cités!

(Mainfroid et plusieurs Compagnons de Procida descendent de la montagne à droite et l'entourent.)

RÉCIT.

(A Mainfroid.)

A tous nos conjurés, au cœur impatient,
Annonce mon retour et l'espoir qui m'amène!

* Parmi ceux qui avaient le plus à se plaindre de la tyrannie des Français, était Jean de Procida, citoyen de Palerme, fils d'un médecin distingué et savant médecin lui-même. Tousses biens, qui étaient considérables, avaient été confisqués. On prétend même que l'honneur de sa femme n'avait pas été respecté. Profondément blessé, brûlant du désir de se venger, assez habile pour en saisir l'occasion, assez patient pour l'attendre, il employa avec une activité et une adresse admirables trois années entières en négociations et en intrigues, d'abord à Constantinople, près de Michel Paléologue, dont il obtint de l'argent et des armes; puis à Rome, près du pape Nicolas III, ennemi de la domination française en Italie; et enfin en Espagne, près de Pierre d'Aragon qu'il décida, non sans peine, à envoyer sur les côtes de Sicile une flotte et une armée.

(A un autre.)

Toi, cours près de Henri... de la duchesse Hélène,
Et dis-leur qu'en ces lieux un ami les attend!

(Mainfroid et un de ses compagnons sortent. Les autres se groupent autour de Procida.

CAVATINE.

Dans l'ombre et le silence,
Amassons la vengeance!
C'est par la patience
Qu'on obtient le succès!
Saint amour qui m'entraînes,
Viens... Circule en leurs veines.
Que je brise nos chaînes,
Et que j'expire après!

CHOEUR, à demi-voix.

Dans l'ombre et le silence,
Amassons la vengeance!
Patience!... patience!
Il répond du succès!

SCÈNE II.

PROCIDA, HENRI et la DUCHESSE HÉLÈNE, descendant de la
chapelle à gauche.

PROCIDA, les apercevant.

Fidèles à ma voix! Enfin donc les voilà!

(Allant à eux.)

Vous, duchesse!... Henri!...

HÉLÈNE.

C'est lui!

HENRI.

C'est Procida!

PROCIDA.

Oui, l'humble médecin!

HÉLÈNE.

Notre seule espérance!

PROCIDA.

J'ai parcouru l'Espagne et j'ai revu Bisance!

HÉLÈNE, vivement.

De Pierre d'Aragon dépendait notre sort.

HENRI, de même.

Est-il pour nous?

HÉLÈNE.

A-t-il promis?

PROCIDA.

Ah! pas encor!

Pour qu'en notre faveur il tire enfin le glaive,
 Il veut que la Sicile entière se soulève!
 Son aide est à ce prix!... Et du Sicilien,
 Parlez! qu'espre az-vous? et que fera-t-il?

HENRI.

Rien?

Ce peuple qui s'indigne, impatient d'entrave,
 Ne veut pas être libre et frémit d'être esclave!

PROCIDA.

Enflammons son courroux, et d'un commun accord
 Marchons!

HENRI.

Je l'ai tenté! Mais, trop timide encor,
 Ce peuple hésite!

PROCIDA.

Eh bien! d'un honteux esclavage
 Il faut donc, malgré lui, le forcer de sortir!
 Et puissent chaque jour, par un nouvel outrage,
 Nos tyrans, que je vais bénir,
 Dans ces cœurs endormis réveiller le courage!...

HENRI, réfléchissant.

Ce jour peut nous sourire!

HÉLÈNE, de même.

Eh! oui, que craignent-ils?
Les douze fiancés, couronnés par la ville,
Dans la fête, rendront le tumulte facile!

HENRI.

La foule sera grande!

PROCIDA.

Et moins grands les périls!
Dans le nombre, on se cache, et dans la foule ardente
La flamme bien plus vite et circule et s'augmente!

(A Hélène et à Henri.)

Je cours leur dévoiler mon projet, et revien,
Car pour l'exécuter, il faut un bras!

HENRI.

Lequel?

PROCIDA.

Le tien!

HENRI.

Il est à vous!

(Procida sort par la droite avec Mainfroid et ses compagnons.)

SCÈNE III.

HENRI, HÉLÈNE.

DUO.

HÉLÈNE, à Henri après un moment de silence,

Comment, dans ma reconnaissance
Payer un pareil dévouement?

HENRI.

A vous, ma seule providence,
A vous et ma vie et mon sang!

HÉLÈNE.

Pour nous d'un tyran sanguinaire
Vous avez bravé le courroux?

HENRI.

Sans trembler j'ai vu sa colère,
Hélas ! et tremble devant vous !

HÉLÈNE.

Qu'ai-je entendu ?

HENRI.

Je sais que mon audace est grande !
Mais qu'un rayon d'espoir en mon âme descende,
Hélène... je vous aime et n'implore à genoux,
Que le droit de combattre et de mourir pour vous !

HÉLÈNE, le regardant avec émotion.

CANTABILE.

Près du tombeau peut-être où nous allons descendre,
A tant de dévouement je ne répondrais pas !
Non, et du haut des cieux, où tu dois nous entendre,
Mon frère !... ô Frédéric ! tu me pardonneras !

HENRI.

L'ai-je bien entendu?... moi ! ma noble maîtresse !
Moi qui n'ai ni rang, ni richesse...
Moi, qui, simple soldat, vous ai voué ma foi ?
Et mon obscure misère...

HÉLÈNE.

Henri !... vengez mon frère ?
Et vous serez pour moi
Plus noble que le roi !

HENRI.

Mais je suis seul sur terre !
Sans famille et sans bien !

HÉLÈNE.

Henri, venge mon frère,
Et mon sort est le tien !

HENRI.

Ah ! je le vengerai !

HÉLÈNE,

Tu l'as juré
Devant Dieu!

HENRI.

Devant toi! Ce serment est sacré!

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, HENRI, LE SIRE DE BÉTHUNE et plusieurs SOLDATS
qui le suivent.

DE BÉTHUNE, à Henri en lui présentant une lettre.

A vous, et de la part de notre gouverneur!

HENRI, parcourant la lettre avec étonnement,

Au palais, il m'invite!

DE BÉTHUNE.

Il vous fait cet honneur!

HENRI, froidement.

Que je n'accepte point!

DE BÉTHUNE.

Une faveur si grande

Ne peut se refuser!

HENRI.

Je refuse pourtant!

DE BÉTHUNE, avec hauteur.

Alors, Guy de Montfort commande!

Et vous nous suivrez à l'instant!

HENRI, tirant son épée.

Qui, moi? souffrir un tel outrage!...

DE BÉTHUNE fait un geste aux Soldats, qui entourent Henri et le désarment.
Soldats!...

HÉLÈNE, à De Béthune.

Que faites vous?

DE BÉTHUNE, lui montrant Henri que les Soldats entraînent.

Je remplis mon message!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, puis PROCIDA.

HÉLÈNE.

Joindre la raillerie à de pareils affronts !
Henri!...

PROCIDA, entrant vivement et voyant son trouble.

Qu'avez-vous donc?...

HÉLÈNE.

Au palais on l'entraîne!

PROCIDA, avec douleur.

Nos projets sont détruits! avant tout nous comptions
Sur ce bras si vaillant!... ah! sa perte est certaine!

HÉLÈNE, vivement.

Non pas!... nous le délivrerons!
L'honneur l'ordonne!

PROCIDA.

Du silence!

La foule accourt, et la fête commence!

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, PROCIDA, LES FILLES et GARÇONS du village descendent des coteaux en habits de fête. Marche des douze fiancés. NINETTA est parmi elles. D'un autre côté s'avance DANIELI à la tête des fiancés. MAINFROID et quelques-uns de ses amis s'approchent de PROCIDA. NINETTA et DANIELI s'agenouillent devant HÉLÈNE, leur maîtresse, et lui demandent sa bénédiction. Bientôt commencent les danses siciliennes. Au moment le plus animé, une troupe nombreuse de soldats traverse le théâtre, commandée par THIBAUT et par ROBERT. Les danseurs et danseuses s'interrompent; mais ROBERT leur fait signe de continuer. Il donne ordre à ses soldats de rompre les rangs et de se reposer. Ceux-ci prennent part à la danse, qui devient plus vive et plus entraînée. ROBERT, qui est placé à gauche du spectateur, près de PROCIDA, contemple ce spectacle avec une émotion curieuse. — Tout ce qui suit se récite pendant la tarentelle qui continue.

ROBERT, regardant les danseuses et s'adressant à Thibault.

Voilà, par saint Denis! de belles fiancées!

PROCIDA.

Qui vous plaisent?

ROBERT.

Beaucoup!

PROCIDA, souriant.

J'ai lu dans vos pensées!

ROBERT.

Qui donc es-tu?

PROCIDA.

Docteur en ce hameau.

THIBAUT.

Le docteur s'y connaît!

ROBERT, regardant les fiancés.

C'est un friand morceau!

THIBAUT.

Par malheur, ces beautés divines...

ROBERT.

On va les marier!

PROCIDA, haussant les épaules.

Qu'importe?...

THIBAUT.

Et leurs maris?...

PROCIDA, à demi-voix.

Qu'importe? à des vainqueurs...

ROBERT.

C'est vrai!

PROCIDA, de même.

Tout est permis!

THIBAUT, à Robert.

Nous admirions hier un tableau...

ROBERT.

Des Sabines

Qu'enlevaient des soudards...

PROCIDA.

Des Romains!

ROBERT, gaiement.

Qui, jamais,

 Pour les galants exploits, ne vaudront les Français!

SCÈNE VII.

(La tarentelle devient de plus en plus animée. THIBAUT et ROBERT vont se joindre à leurs compagnons. Ceux-ci redoublent d'empressement et de galanterie auprès des Siciliennes. Tout à coup et sur un signal donné par ROBERT, chaque danseur enlève sa danseuse. Les Soldats qui ne dansaient pas entraînent les autres jeunes filles. ROBERT s'est emparé de NINETTA. DANIELI et les garçons du village s'élancent pour les reprendre; mais les Soldats tirent leurs épées. DANIELI et ses compagnons reculent effrayés et tremblants. MAINFROID porte la main à son épée; PROCIDA l'arrête et lui fait signe de veiller avec lui sur HÉLÈNE, qui est placée entre eux deux, à l'extrême droite du théâtre.)

ENSEMBLE.

ROBERT, THIBAUT et LES SOLDATS FRANÇAIS.

Vivent les conquêtes!

Vivent les amours!

A nous les fillettes!

A nous pour toujours!

(A chaque Sicilienne.)

Oui, tu m'as su plaire,

Et, pour tes beaux yeux,

-Je brave la terre,

L'enfer et les cieux!

CHOEUR des SICILIENS et des SICILIENNES.

Pareilles conquêtes

Sur des paysans,

Lâches que vous êtes!

Infâmes brigands!

(Les Soldats avancent sur eux; ils reculent et disent à part.)

Ils bravent la terre,

L'enfer et les cieux!

Que dans sa colère

Dieu tonne sur eux!

ROBERT, à Ninetta, qui veut lui échapper,

Calme-toi, ma gentille brune.]

NINETTA,

Laissez-moi?

ROBERT.

Calme ta frayeur.

(Lui montrant Danieli.)

Tu n'y perds pas... et sans rancune

Tu vas adorer ton vainqueur !

(A droite, plusieurs Soldats se sont approchés d'Hélène. Procida et Mainfroid ont tiré l'épée pour la défendre, et le combat va s'engager.)

ROBERT, aux Soldats, leur montrant Hélène. — A voix haute.

Respect à celle-ci! (à demi-voix) car elle est, mes amis,
Au docteur qui nous a donné ce bon avis!

(Les Soldats se retirent et le chœur reprend avec plus de force.)

ENSEMBLE.

CHOEUR des SOLDATS.

Vivent les conquêtes!

Vivent les amours!

A nous les fillettes!

A nous pour toujours!

(A chaque Sicilienne.)

Oui, plus de colère;

Car, pour tes beaux yeux,

Je brave la terre,

L'enfer et les cieux!

CHOEUR des SICILIENS.

Pareilles conquêtes

Sur des paysans,

Lâches que vous êtes!

Infâmes brigands!

Ils bravent la terre,

L'enfer et les cieux.

Que, dans sa colère,

Dieu tonne sur eux!

(Les Soldats disparaissent, entraînant avec eux les jeunes Filles.)

SCÈNE VIII.

PROCIDA, HÉLÈNE, MAINFROID, DANIELLI et tous les Garçons du village. Au tumulte ont succédé le silence et l'accablement. Danieli et tous les Siciliens, rangés en cercle au milieu du théâtre, chantent à voix basse le chœur suivant, pendant que Procida, Hélène et Mainfroid, observent et étudient à gauche, en silence, les sentiments qui successivement les agitent.

DANIELI et le CHOËUR, à demi-voix et par mots entrecoupés.

Interdits — accablés — et de honte — et de rage,
 En silence — il nous faut — dévorer — cet outrage!
 Et pourtant — je sens là, — dans le fond — de mon cœur,
 De l'Etna, — qui mugit, — bouillonner — la fureur !

HÉLÈNE, s'adressant aux Paysans et montrant Procida.

Lui seul avait pris ma défense!

PROCIDA.

Et seul, ils m'auront respecté!

DANIELI et LES AUTRES, à part.

C'est vrai!

HÉLÈNE, s'adressant toujours aux Paysans.

Car ils honorent la vaillance!

PROCIDA.

Et flétrissent la lâcheté!

DANIELI et SES COMPAGNONS, à demi-voix.

C'est juste!

HÉLÈNE, à Danieli.

Et toi... l'âme d'effroi glacée...

PROCIDA.

Et le front couvert de rougeur...

HÉLÈNE.

Tu vois ravir ta fiancée...

PROCIDA.

Sans immoler son ravisseur...

(Les regardant avec mépris.)

Ils hésitent... ils délibèrent...

Quand leurs femmes sont dans les bras...

HÉLÈNE.

De ces vainqueurs, qu'elles préfèrent
A l'époux, qui ne les défend pas...

(Cri de rage des Siciliens.)

ENSEMBLE, en crescendo et arrivant au dernier degré de fureur.

DANIELI et les SICILIENS.

C'en est trop, je frémis et de honte et de rage,
Nous avons trop longtemps dévoré cet outrage !
Je m'éveille, et je sens, dans le fond de mon cœur,
De l'Etna, qui mugit, éclater la fureur !

PROCIDA, HÉLÈNE et MAINFROID.

Il frémissent enfin et de honte et de rage !
Trop longtemps avilis et courbés sous l'outrage,
Ils s'éveillent enfin, et j'ai fait, dans leur cœur,
De l'Etna, qui mugit, éclater la fureur !

SCÈNE IX.

(Au milieu des cris tumultueux qui s'élèvent, une musique gracieuse et gaie se fait entendre en opposition avec le chœur précédent.)

Les Siciliens se retournent du côté de la mer, et aperçoivent une tartane élégante et richement pavoisée qui s'avance en suivant la côte. **LE COMTE DE VAUDEMONT**, **DES OFFICIERS FRANÇAIS**, de nobles Dames siciliennes, en toilettes brillantes. Des Rameurs, vêtus d'éclatantes livrées, des Dames assises sur de riches coussins, les unes jouant du luth ou de la guitare, les autres prenant des sorbets, etc.

CHOEUR.

O bonheur ! ô délice !
Plaisir, sois-nous propice !
Charme par ton caprice
Et nos nuits et nos jours !
O maîtresse adorée !
Sur la mer azurée,
Sois, comme Cythérée,
La reine des amours !

PROCIDA.

Sur cette riche et brillante nacelle
Où vont-ils donc ?

HÉLÈNE.

Au bal du gouverneur !

PROCIDA.

Et sur leurs pas, un dieu vengeur
Nous guidera!

TOUS.

Comment?

PROCIDA.

Sous le masque fidèle
Je me charge du soin d'échapper aux regards!
Et frappant au milieu de la foule trompée,
Montfort et tous les siens...

DANIELI, à demi-voix et tremblant.

Ils auront leur épée!

PROCIDA, à demi-voix.

Nous avons nos poignards!

ENSEMBLE.

CHOEUR, joyeux et brillant sur les barques

O bonheur! ô délice!

Plaisir, sois-nous propice!

Charme par ton caprice

Et nos nuits et nos jours!

O maîtresse adorée!

Sur la mer azurée,

Sois, comme Cythérée,

La reine des amours!

DANIELI et LES SICILIENS, à voix basse.

C'en est trop, je frémis et de honte et de rage!

Je saurai, dans leur sang, effacer mon outrage.

Oui, vengeance, vengeance! oui, je sens dans mon cœur
De l'Etna qui mugit, éclater la fureur!

PROCIDA, HÉLÈNE et MAINFROID.

Ils frémissent, enfin, et de honte et de rage.

Trop longtemps avilis et courbés sous l'outrage,

Ils s'éveillent... Vengeance! Oui, j'aurai dans leur cœur
De l'Etna, qui mugit, fait passer la fureur!

(Le navire continue sa marche vers Palerme, pendant que Procida, Hélène,
Mainfroid, Danieli et les Siciliens, sont groupés à gauche du théâtre, —
La toile tombe.)

ACTE III.

Le cabinet de Guy de Montfort, à Palerme.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUY DE MONTFORT, assis près d'une table.

Oui, jé fus bien coupable et coupable par elle!
Je l'enlevai jadis... orgueilleuse et cruelle!
Mais s'échapper!... me fuir... et pendant dix-huit ans,
Me dérober la vue et les embrassements
De mon fils!... l'élever dans l'horreur de son père!...
Ah! c'est me surpasser encore en cruauté!
Et c'est naguère enfin, à son heure dernière,

(Tirant un papier de son sein.)

Que ce nouvel affront par elle fut dicté!

(Lisant.)

« Toi qui n'épargnes rien, si la hache sanglante
» Menace Henri Nota, l'honneur de son pays,
» Épargne au moins cette tête innocente!
» C'est celle de ton fils! »

(Avec attendrissement.)

Mon fils!

SCÈNE II.

MONTFORT, LE SIRE DE BÉTHUNE.

DE BÉTHUNE, s'adressant à Montfort.

Ce gentilhomme, en son audace extrême,
Refusait, et de force on l'amène en ces lieux!

MONTFORT.

C'est bien!

DE BÉTHUNE.

Quel châtement subira-t-il?

MONTFORT.

Je veux
Qu'il soit, en ce palais, traité comme moi-même!
Mais je veux, avant tout, qu'on l'amène à mes yeux!

(De Béthune sort.)

SCÈNE III.

MONTFORT, seul.

AIR :

Au sein de la puissance,
 Au sein de la grandeur,
 Un vide affreux, immense,
 Régnait seul dans mon cœur !
 Mais s'offre un nouvel être
 A mes yeux rajeunis,
 Et je me sens renaître
 A ce mot seul : Mon fils !
 Mon fils !

La haine égara sa jeunesse,
 Mais près de moi, dans ce palais,
 Je veux conquérir sa tendresse
 Et le vaincre par mes bienfaits !
 Au sein de la puissance,
 Au sein de la grandeur,
 Un vide affreux, immense,
 Régnait seul dans mon cœur !
 Mais s'offre un nouvel être
 A mes yeux rajeunis,
 Et je me sens renaître
 A ce mot seul : Mon fils !
 Mon fils !

SCÈNE IV.

MONTFORT, HENRI, précédé de deux Pages qui le saluent et se retirent.

HENRI, les regardant sortir d'un air étonné.
 Je n'en puis revenir ! humble et respectueux,
 Chacun semble courir au-devant de mes vœux !

(S'adressant à Montfort.)

Et pourquoi m'entourer, par un nouveau caprice,
 D'honneurs et de plaisirs... quand j'attends le supplice ?

MONTFORT, s'avançant.

Tu l'espères en vain !... sans crainte, sans effroi,
 Tu peux en ce palais, m'accusant d'injustice,
 Tramer, en liberté, des complots contre moi !

HENRI.

Défendre son pays est une noble tâche,
Je combats un tyran!

MONTFORT.

Tu le combats en lâche !
Je frappe par le glaive, et vous par le poignard,
Car vous n'oseriez pas soutenir mon regard !

(Le regardant.)

Vois plutôt!... je suis seul et je suis sans défense.

HENRI.

Par malheur !

MONTFORT.

Insensé... qu'épargna ma clémence,
Et qui ne me réponds que par l'assassinat,
Tu te crois généreux, et tu n'es qu'un ingrat!

DUO.

MONTFORT.

Quand ma bonté toujours nouvelle
T'empêchait d'être condamné ;
Quand moi .. je sauvais un rebelle...
Henri ! tu n'as rien deviné ?

HENRI, à part.

A sa voix, je frissonne et tremble... infortuné !

MONTFORT.

Tu vois mon trouble et mes alarmes,
Et ton cœur n'est pas étonné!...
Dans mes yeux quand tu vois des larmes,
Henri ! tu n'as rien deviné ?

HENRI, à part.

A quel nouveau tourment m'avez-vous condamné,
Dieu puissant !

MONTFORT.

Eh bien donc... puisque rien ne t'éclaire,
Faut-il offrir à tes yeux attendris
Ces mots tracés par ta mère !

HENRI.

Ma mère...

MONTFORT.

Tiens!.. lis?..

ENSEMBLE.

MONTFORT, à part, le regardant.

Pour moi, quelle ivresse inconnue
De contempler ses traits chéris!
Et de me dire, l'âme émue :
Mon fils! mon fils! c'est là mon fils!

HENRI, à part, lisant la lettre.

O ciel! en croirai-je ma vue?
De ma mère les traits chéris...

(Poussant un cri.)

La foudre est sur moi descendue,
Et d'épouvante je frémis!

MONTFORT, s'approchant de Henri, qui est resté immobile et anéanti.

Eh quoi! tu détournes la vue,
Mon fils!..

HENRI, treissillant.

Ah! je frémis!

MONTFORT.

Ne sais-tu donc pas qui je suis?

HENRI, à part, avec douleur.

Hélène!.. je t'ai perdue!

MONTFORT.

Ma puissance de toi n'est-elle pas connue?
Moi, moi Montfort!

HENRI, à part.

Hélène... hélas! je t'ai perdue!

MONTFORT.

Sur cette terre, est-il un de tes vœux
Que mon pouvoir ne puisse satisfaire?
Ces titres, ces honneurs dont-ils sont orgueilleux,
Je te donnerai tout!

HENRI.

Laissez-moi ma misère !
Laissez-moi mon obscurité !

MONTFORT.

Mais sais-tu bien, Henri, que le nom de ton père
Est un nom glorieux !

HENRI.

C'est un nom détesté

ENSEMBLE.

MONTFORT.

Comble de misère !
O malheureux père !
De ma vie entière
L'espoir est détruit !
Justice suprême !
Terrible anathème !
Mon enfant lui-même...
Mon fils me maudit !

HENRI.

O destin contraire !
Rends-moi ma misère ;
De ma vie entière,
L'espoir est détruit !
Justice suprême !
Terrible anathème
Qui me rend moi-même !
Infâme et maudit !

HENRI.

Laissez-moi dans ces lieux, traînant ma vie obscure,
Cacher aux yeux de tous ces horribles secrets.

MONTFORT.

Non, non... crains d'éveiller un orgueil qui murmure ;
Mon courroux est fatal !

HENRI.

Bien moins que vos bienfaits !
Ces titres... ces honneurs et ce pouvoir suprême

Me rendraient-ils celle que j'aime?
 Pour moi, plus de patrie! et pour moi, plus d'amis!
 Ils me repousseront en disant : C'est son fils!

MONTFORT, retenant Henri qui veut sortir.

Quoi, ma tendresse, ma prière
 Ne pourront donc rien obtenir?

HENRI.

Si vous m'aimez, laissez-moi fuir!

MONTFORT.

Pas même le doux nom de père?

HENRI.

Ah! je voudrais courir en vos bras!... je ne peux!

MONTFORT.

Qui t'en empêche, ingrat?

HENRI.

L'image de ma mère
 Qui se place entre nous deux!

MONTFORT, avec désespoir.

Mon fils!...

HENRI.

Elle fut ta victime!
 Et déjà pour moi c'est un crime
 Que d'hésiter entre vous deux!

(Il s'arrache des bras de Montfort, qui essaye en vain de le retenir, et disparaît par la gauche. Montfort a saisi quelque temps des yeux, avec douleur, et s'éloigne. Le théâtre change et représente un riche salon disposé pour une fête.)

SCÈNE V.

(De tous les côtés du salon et par la terrasse du fond entrent des Français en habit de fête, des Seigneurs, des Dames siciliennes, les uns masqués, les autres sans masques. Parait Guy de Montfort, précédé de ses pages et des officiers de sa maison. Il se place sur un siège élevé, et fait signe à chacun de s'asseoir. Le maître des cérémonies vient prendre ses ordres et donne le signal pour commencer la fête.)

Divertissement.

On représente devant la cour de Palerme le ballet des QUATRE SAISONS.—Une corbeille s'élève de terre ; elle est formée d'arbustes verts et de plantes qui ne croissent que l'hiver, leurs feuilles sont couvertes de givre et de neige. Du sein de la corbeille, sort une jeune fille qui représente l'Hiver, et qui, repoussant du pied le brasier que ses compagnes viennent d'allumer, danse pour se réchauffer. Les glaces se fondent bientôt, aux chaudes haleines des zéphyrus qui traversent les airs. L'Hiver a disparu. Le Printemps sort d'une corbeille de fleurs ; bientôt il fait place à l'Été, jeune fille qui sort de la corbeille entourée de moissons dorées. La chaleur l'accable et elle demande aux Naiades la fraîcheur de leurs sources. Les Baigneuses sont mises en fuite par un Faune qui paraît, précédant l'Automne. Les sons du sistre et des cymbales annoncent les Satyres et les Bacchantes, dont les danses animées terminent le divertissement.

CHOEUR.

Plaisirs joyeux ! transports d'ivresse !

Retentissez dans ce palais !

Ensemble on voit régner sans cesse

L'amour, la gloire et les Français !

(Montfort et tous les spectateurs de la fête se lèvent. La foule se disperse dans les divers appartements du palais et dans les jardins. — Le théâtre reste vide un instant.)

SCÈNE VI.

HENRI paraît, venant de la droite ; il est suivi par deux masques qui s'approchent de lui et l'abordent. Ce sont **HÉLÈNE** et **PROCIDA**.

TRIO.

PROCIDA, à voix basse, à Henri.

Henri ! sur toi l'amitié veille !

HENRI, à part.

O ciel ! n'est-ce pas une erreur ?

HÉLÈNE, de l'autre côté.

Henri, sur toi l'amitié veille !

HENRI.

Cette voix si chère à mon cœur...

(Procida et Hélène ôtent leurs masques.)

Hélène !... ô surprise !... ô terreur !

Quelle imprudence sans pareille !

Vous en ces lieux ! dans quel dessein ?

HÉLÈNE.

Pour te sauver !

PROCIDA.

Ou de ma main

Tè venger !

HENRI.

Ah ! plus bas, de grâce !

(Avec embarras.)

Aucun danger ne me menace !

Et je suis libre... Mais c'est vous...

Mes amis, qui devez peut-être

De Montfort craindre le courroux !

PROCIDA.

Sois tranquille... bientôt ce traître...

HENRI, lui montrant un groupe de Français qui entrent en ce moment.

On nous écoute... taisez-vous !...

TOUS LES TROIS, gaiement et sur l'air de danse qui retentit en ce moment.

O fête brillante !

Où beauté piquante

Et danse enivrante

Charment tour à tour !

Volupté nouvelle !

Que la nuit est belle !

Et séduits par elle

Dansons jusqu'au jour !

(Les Dames et Seigneurs qui ont disparu par les salons à droite reparaissent dans les jardins du fond. Henri, Procida et Hélène restent seuls un instant encore sur le devant du théâtre ; mais on entend toujours, dans les appartements voisins, le son de la musique de danse.)

HÉLÈNE, à Henri et à demi-voix.

Dans le bal répandus, observant en silence...

PROCIDA, de même.

Tous nos amis cachés sous des déguisements...

HÉLÈNE, attachant un ruban sur la poitrine de Henri.

Et se reconnaissant à ce nœud de rubans...

PROCIDA,

Dans le sein du plaisir attendent la vengeance!

HÉLÈNE.

Et dans quelques instants, des nôtres entouré...

PROCIDA.

Montfort par la danse enivré,
Sous nos poignards...

HENRI, à part.

Grand Dieu!

PROCIDA,

Tombera!

HENRI, effrayé.

Du silence!

PROCIDA, étonné,

Qu'as-tu donc?

HENRI, troublé,

L'on pourrait vous entendre!

HÉLÈNE, voyant entrer Montfort et remettant son masque.

C'est lui?

PROCIDA, de même.

Montfort!

HENRI, à part et tremblant.

O ciel!

PROCIDA, à Henri.

Dans un instant... ici!

(Reparaît Montfort au milieu de Dames françaises et siciliennes.)

ENSEMBLE.

O fête brillante!

Où beauté piquante,

Et danse enivrante
Charment tour à tour!

(Hélène et Procida se sont perdus dans la foule ; pendant que les Danseurs et Danseuses se promènent dans les salons, pendant que les sorbets circulent, Montfort s'approche de Henri, qui est seul sur le devant du théâtre.)

SCÈNE VII.

HENRI, MONTFORT.

MONTFORT, à Henri.

De ces plaisirs, pour toi nouveaux, es-tu content?

HENRI, à demi-voix.

Ne reste pas dans ce salon, va-t'en?

MONTFORT.

Quel est donc le danger qui, chez moi, me menace?

HENRI.

Je ne puis te le dire!... et pourtant... et par grâce,
Va-t'en!.. car il y va de tes jours!

MONTFORT, avec joie.

Et c'est toi
Qui m'en préviens, et qui trembles pour moi!
Ton cœur est donc changé! ton cœur, ô jour prospère!
Me reconnaît donc pour ton père?

HENRI.

Jamais!

MONTFORT, froidement.

Je reste alors!

HENRI, avec chaleur.

Mais tu succomberas!

Mais ils te frapperont!

MONTFORT.

Ils ne l'oseront pas!

HENRI, portant sa main à sa poitrine.

Sur ce signe moi-même ai juré...

MONTFORT.

Craintes vaines!

(Lui arrachant le ruban.)

Signe du déshonneur!.. tu ne peux le porter!

(Geste d'indignation de Henri.)

(Vivement.)

Ah!.. ton cœur, à ce mot, vient de se révolter!
Et c'est le sang français qui coule dans tes veines!

HENRI, avec chaleur.

Non, non, ma haine est la même pour eux!

Mais toi, du moins, cède à mes vœux!

Va-t'en!

MONTFORT.

Je resterai!

HENRI, apercevant plusieurs groupes de Conjurés qui en ce moment s'approchent.

Guidés par la vengeance,
Ils viennent... je les vois... et d'eux environné...

PROCIDA et LES SIENS, à voix basse et entourant Montfort.

Ah!.. sa dernière heure a sonné!

Frappons!... à nous, Sicile!...

HENRI.

Arrêtez?

MONTFORT, se retournant vers ses Chevaliers.

A moi, France!

(Hélène, qui a précédé Procida, s'est, dans le tumulte, élancée la première pour frapper Montfort. Henri s'est jeté au-devant de lui en présentant sa poitrine. A cette vue, Hélène s'est arrêtée effrayée et a laissé tomber son poignard. Tous les Français sont accourus à la voix de leur chef, qu'ils entourent, et ont tiré leurs épées.)

MONTFORT, à de Béthume et à Vaudemont.

Qu'à l'instant, par vous soit saisi,

Chacun de ceux

(Montrant le nœud de ruban que porte Procida.)

Qui portera ce signe!

Pour eux, la mort!

(Montrant Henri.)

Respect à celui-ci.

En ennemi loyal,

PROCIDA, à part.

O trahison indigne!

MONTFORT.

Il a sauvé mes jours et nous a dénoncé
De meurtriers obscurs le complot insensé!

FINAL.

ENSEMBLE.

PROCIDA, HÉLÈNE, DANIELI et les SICILIENS, montrant Henri.

Coup terrible, qui m'accable !

Lui perfide ! lui coupable !

Qu'à jamais il soit flétri !

C'est un lâche ! il a trahi !

(Avec enthousiasme et indignation.)

O noble patrie !

Quand pour toi la vie

Va m'être ravie

Au sein des tourments !

Que ta sainte flamme

Embrase mon âme,

(Montrant Henri.)

Et qu'il vive infâme

Près de nos tyrans !

HENRI.

Sort terrible qui m'accable !

Moi perfide ! moi coupable !

Tous mes jours seront flétris

Par la honte et le mépris !

O noble patrie

Toi que j'ai trahie !

Que mon sang expie

Des forfaits aussi grands !

Que Satan ait mon âme !

Que l'enfer la réclame,

Plutôt que vivre infâme

Auprès de nos tyrans !

MONTFORT et les FRANÇAIS.

Dieu sauveur et secourable,

Pour confondre le coupable,
Tu te sers d'un ennemi !
Dieu suprême, sois béni !

(A Henri.)

Dans notre patrie
Viens ! et que ta vie
Près de nous oublie
Soucis et tourments !
Qu'une douce flamme
Enivre ton âme !
L'amour te réclame,
L'amitié t'attend !

HENRI, s'approchant d'Hélène, de Procida et des autres Siciliens.

Hélène !... O mes amis !... de grâce écoutez-moi !

PROCIDA et les SICILIENS, le repoussant.

Non... non, arrière !... il a trahi sa foi !

MONTFORT, à Henri.

C'est à moi de défendre et d'embellir ta vie !

HENRI, avec désespoir.

Laissez-moi ! laissez-moi !

PROCIDA, avec mépris.

Protégé par Montfort,

A lui la honte et l'infamie !

(Se retournant vers ses compagnons.)

A nous l'honneur !... à nous la mort !...

ENSEMBLE.

PROCIDA, HÉLÈNE et LES SICILIENS.

O noble patrie !
Quand pour toi la vie
Va m'être ravie
Au sein des tourments !
Que ta sainte flamme
Embrase mon âme,
Et qu'il vive infâme
Près de nos tyrans !

HENRI.

O noble patrie !
 Toi que j'ai trahie !
 Que mon sang expie
 Des forfaits aussi grands !
 Que Satan ait mon âme
 Que l'enfer la réclame
 Plutôt que vivre infâme
 Auprès de nos tyrans !

MONTFORT et LES FRANÇAIS.

Dans notre patrie
 Viens ! et que ta vie
 Près de nous oublie
 Soucis et tourment !
 Qu'une douce flamme
 Enivre ton âme !
 L'amour te réclame ;
 L'amitié t'attend !

(Sur un geste de Montfort, on entraîne Procida, Hélène et les Siciliens. Henri veut s'élancer sur leurs pas. Montfort le retient. Procida et Hélène le repoussent avec mépris au moment où il étend vers eux ses mains suppliantes. Accablé, anéanti, Henri chancelle et tombe entre les bras de Montfort. La scène tombe.)

ACTE IV.

cour d'une forteresse. — A gauche, la salle qui conduit au logement des prisonniers. — A droite, une grille donnant sur des salles intérieures. — Au fond, des créneaux et la porte de la forteresse gardée par des Soldats.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, se présentant à la porte d'entrée.

De par Guy de Montfort!

Les Soldats le laissent entrer. Un Officier vient au-devant de lui. Henri lui montre l'ordre qu'il tient à la main.)

Par son ordre suprême,
 Je peux ici les voir... à l'instant même!

(L'Officier s'incline et sort par la porte à gauche du spectateur.)

HENRI, regardant du côté des prisons.

RÉCITATIF.

Ainsi vous gémissiez dans de sombres cachots,
Nobles amis!... et moi, cause de tous vos maux,
Je rougis d'être libre! et, du destin victime,
Je n'ai pu me soustraire au bienfait qui m'opprime :
Clémence injurieuse! insultante faveur!
Qui préserve ma vie au prix de mon honneur!
D'un indigne soupçon j'accours pour me défendre...

(Il fait un pas et s'arrête.)

Mais voudront-ils me voir? Daigneront-ils m'entendre,
Moi, qu'ils ont repoussé? moi, coupable à leurs yeux,
Moi, qu'ils appellent traître?... et qui mourrais pour eux!

AIR.

O jour de deuil et de souffrance !

Quand d'espérance

Je m'enivrais,

Le ciel dissipe un si doux rêve,

Il me l'enlève

Et pour jamais !

Ces cœurs injustes et sévères

De leurs colères

M'accablent tous !

Et comment vivre, ô mon Hélène !

Avec ta haine

Et ton courroux!...

(Écoutant.)

C'est elle!... On vient!... A peine je respire!

Doux aspect, qu'à la fois je crains et je désire!

SCÈNE II.

HÉLÈNE, sortant de la prison ? gauche, amenée par l'Officier, qui lui montre
Henri et se retire.

HÉLÈNE s'avance près de Henri, le reconnaît et pousse un cri.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je vu?... De courroux, mon cœur bat et frémit...

Jusqu'au sein des cachots ce traître nou poursuit?

DUO.

HENRI, d'un air suppliant.

Écoute un instant ma prière !
 Par pitié, laisse-toi fléchir !
 Ou du moins, pour grâce dernière,
 A tes pieds, laisse-moi mourir ?

HÉLÈNE, avec fierté.

Jamais de pitié pour le traître,
 Qui vendit son cœur et son bras !
 Pardon pour le lâche peut-être !
 Mais pour le traître... il n'en est pas !

ENSEMBLE.

HENRI.

Malheureux et non coupable,
 J'en appelle, en mes malheur,
 A ce juge redoutable,
 Qui lit dans le fond des cœurs !

HÉLÈNE, avec ironie.

Malheureux!... et non coupable,
 Il ose encor... l'imposteur,
 Prier le Dieu redoutable
 Qui lit au fond de son cœur !

(Avec indignation.)

N'est-ce pas ta main tutélaire
 Qui désarma la mienne, alors que je frappais
 Notre ennemi?... notre tyran ?...

HENRI, avec désespoir.

Mon père!

HÉLÈNE, épouvantée.

Ton père!

HENRI.

Nœud terrible et fatal que je hais,
 Lien qui nous sépare!... et que, dans sa colère,
 Le ciel m'a révélé, pour me perdre à jamais !

Mais que devais-je faire, Hélène?... Tu donnais
 Tes jours pour venger ton frère!...
 J'ai fait plus... j'ai donné mon honneur pour mon père!

HÉLÈNE, avec pitié.

O découverte affreuse! ô funestes secrets!

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Malheureux et non coupable,
 Prends pitié de ses douleurs,
 O toi, juge redoutable!
 Toi qui lis au fond des cœurs!

HENRI.

Malheureux et non coupable,
 J'en appelle, en mes douleurs,
 A ce juge redoutable
 Qui lit dans le fond des cœurs!

HÉLÈNE.

Mais ces nœuds abhorrés...

HENRI, vivement.

Mon cœur les a brisés!
 Il me donna la vie, et j'ai sauvé la sienne!
 Je ne lui dois plus rien!... et j'ai repris ma haine!

HÉLÈNE.

Quoi! son nom... et son rang...

HENRI.

Je les ai refusés!
 De lui, je ne veux, je n'implore
 Que vos cachots et vos verroux!...
 Et si l'orage gronde encore,
 Le droit de mourir avec vous!

HÉLÈNE, avec émotion.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ami!... le cœur d'Hélène
 Pardonne au repentir!

Et ma plus grande peine
 Était de te haïr !
 Abjurant ma colère
 Et mon ressentiment,
 Je t'aime !... heureuse et fière
 De mourir en t'aimant !

DEUXIÈME COUPLET.

La vengeance et la haine
 S'opposent à nos vœux !
 Ta naissance et la mienne
 Nous séparent tous deux !
 Adieu sur cette terre,
 Adieu !... Mais en partant,
 Je meurs heureuse et fière
 De mourir en t'aimant !

HENRI, avec transport.

En m'aimant !

ENSEMBLE.

HENRI.

Pour moi rayonne
 Douce couronne.
 Ton cœur pardonne
 Au repentir !
 Que la mort vienne
 Briser ma chaîne !...
 Auprès d'Hélène
 Je peux mourir !

HÉLÈNE.

Au ciel rayonne
 Blanche couronne,
 Et Dieu pardonne
 Au repentir !
 Que la mort vienne
 Briser ma chaîne !...
 Pure et sans haine,
 Je peux mourir !

SCÈNE III.

PROCIDA, HÉLÈNE, HENRI. Procida, amené par des Soldats, s'approche d'Hélène et s'avance avec elle au bord du théâtre pendant que Henri remonte la scène, et montrant aux Soldats l'ordre dont il est porteur, leur fait signe de s'éloigner.

PROCIDA, à voix basse à Hélène, et sans voir d'abord Henri.

Par une main amie, et pour sécher vos larmes,
Cet écrit a franchi les murs de la prison !

HÉLÈNE, prenant le billet, qu'elle ouvre et qu'elle lit à Procida à demi-voix.

« Un navire envoyé par Pierre d'Aragon
» Entre au port, apportant et de l'or et des armes !... »

PROCIDA, avec désespoir.

Et je suis dans les fers !... Ah ! n'importe à quel prix,
Que je sois libre !... un jour... un heure !...

Que je délivre mon pays...

Et qu'ensuite, ô mon Dieu ! je meure !...

(Se retournant et apercevant Henri qui redescend le théâtre.)

Près de nous ce perfide ose porter ses pas !

HÉLÈNE.

Le repentir l'y conduisit, hélas !

PROCIDA.

Dis, quelque trahison ?

(Montrant de Montfort qui entre avec de Béthune et plusieurs officiers.)

Vois plutôt son complice !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE MONTFORT, DE BÉTHUNE.

DE BÉTHUNE, s'adressant à Montfort en lui montrant Hélène et Procida.
Vos ordres, monseigneur ?

DE MONTFORT.

Un prêtre ! et leur supplice !

DE BÉTHUNE.

Le peuple menaçant gronde !...

DE MONTFORT.

Que nos soldats

L'arquebuse allumée occupent la grand'place !
Et qu'au moindre murmure, à la moindre menace,
Tu m'entends...

DE BÉTHUNE.

Oui, seigneur !

(Il salue et sort.)

SCÈNE V.

PROCIDA, HÉLÈNE, HENRI, DE MONTFORT.

HENRI, s'approchant vivement de de Montfort.

Quoi ! poureux le trépas ?
Non, je ne puis le croire, et vous leur ferez grâce,
Monseigneur, ou près d'eux je réclame ma place !

HÉLÈNE, avec joie à Procida.

Vous l'entendez ?

PROCIDA, sévèrement.

Celui qui nous a tous trahis

(Avec fierté.)

Mérite de mourir !... mais non pour son pays !

(A Henri.)

Va-t'en ! d'un tel honneur je te déclare indigne !

HENRI, poussant un cri de rage.

Ah !

DE MONTFORT, lui serrant la main.

Tu devais t'attendre à cet outrage insigne,
Toi ! mon sang !...

PROCIDA, stupéfait.

Lui !

HÉLÈNE, à demi-voix.

Son fils !

DE MONTFORT.

Toi, qui trouves plus doux
Le trépas, avec eux, que la gloire avec nous !

PROCIDA, avec indignation.

Lui son fils... nous devons succomber sous leurs coups !

ENSEMBLE.

PROCIDA.

Adieu, mon pays, je succombe
 Sans briser ta captivité!
 Je meurs sans vengeance! et ma tombe
 Est celle de ta liberté!

DE MONTFORT.

Que sous mon bras cède ou succombe
 Ce peuple toujours révolté!
 De leur chef qu'aujourd'hui la tombe
 Soit celle de leur liberté!

HÉLÈNE.

O mon doux pays! je succombe,
 Pleurant sur ta captivité,
 Sans voir briller, avant ma tombe,
 Ni l'espoir ni la liberté!

HENRI.

Qui, moi? souffrir qu'elle succombe!
 Non! non! c'est trop de cruauté!
 Et je la suivrai dans la tombe,
 Ou j'obtiendrai sa liberté!

CHOEUR, en dehors.

De profundis ad te
 Clamavi, Domine!

HENRI.

Qu'entend-je? ô ciel!

MONTFORT.

C'est leur heure dernière!

HENRI.

Un pareil crime...

MONTFORT.

Est mon devoir à moi!
 Car mon devoir est de servir mon roi,
 Comme le tien, de repousser ton père.

PROCIDA, à Hélène.

A genoux!... à genoux!... et prions, mon enfant,
Car le ciel va s'ouvrir...

HÉLÈNE.

Et mon frère m'attend!

HENRI, à Montfort avec angoisse et lui montrant Hélène et Procida qui
viennent de s'agenouiller.

Par pitié! — sinon par justice,
Vous suspendrez ce sanglant sacrifice!

DE MONTFORT, avec indignation.

Et de quel droit l'oses-tu demander?
Toi! coupable! tu viens pour eux intercéder!
Je ne dois rien... non, rien à leur complice!

(Avec tendresse.)

Mais à mon fils... je peux tout accorder,
S'il le demande! et s'il me dit : Mon père!

HENRI.

O ciel!

MONTFORT, montrant le peuple qu'on a laissé entrer dans la cour de la
citadelle et qui est retenu par les hallebardes des soldats.

Tout un peuple en prière
N'obtiendrait rien de moi!
Dis un mot! dis : Mon père!
Et leur grâce est à toi!

HÉLÈNE, qui vient de se relever, s'adressant à Henri.
Ne le dis pas, et laisse moi mourir!

HENRI, avec désespoir.

Hélène!

HÉLÈNE.

Dans ton repentir,
Sois-moi fidèle au moins!

MONTFORT, avec force.

Dis : Mon père!
Et leur grâce est à toi!

HÉLÈNE, de même.

Ne le dis pas! et je pardonne... moi!

HENRI, avec désespoir.

Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

(La grille qui est à droite du théâtre vient de s'ouvrir; on aperçoit une grande salle, à laquelle on arrive par plusieurs marches, et dans laquelle sont groupés des Moines en prières et des Soldats tenant des torches. Sur le premier degré de l'escalier se tient le Bourreau, appuyé sur sa hache.)

HENRI, poussant un cri.

Que vois-je! le bourreau qui, la hache à la main...

MONTFORT, froidement.

Attends mon ordre souverain.

HENRI.

Ordre infâme! arrêt sanguinaire!

(Deux Moines descendent les marches et viennent prendre, l'un Procida, et l'autre Hélène.)

CHOEUR, dans la salle, à droite.

De profundis!

PROCIDA, à Hélène.

Viens! marchons à la mort!

HÉLÈNE.

A la gloire!... O mon frère!

PROCIDA.

O mon pays!

CHOEUR.

De profundis!

(Le Peuple, qui est dans la cour de la citadelle et derrière le rang des Soldats, s'agenouille et prie pour les condamnés. Procida et Hélène, précédés par les deux Moines, se dirigent vers les marches de l'escalier. Henri s'élance vers Hélène et veut la suivre; mais il est arrêté par Montfort, qui se place entre lui et elle.)

HÉLÈNE.

O mon frère!

PROCIDA.

O mon pays!

CHOEUR DES MOINES.

De profundis!

(Hélène vient de monter la première marche de l'escalier. Elle entre dans la salle du supplice, et le Bourreau étend la main sur elle. A ce spectacle, Henri pousse un cri.)

HENRI.

Hélène!... Hélène!... O ciel!

Plein d'horreur et d'effroi, il se jette avec désespoir aux pieds de Montfort, en s'écriant :)

Mon père ! mon père!...

MONTFORT, le voyant à ses genoux,

Ah! cruel!

Ah! tu l'aimais donc bien!

(S'adressant au Bourreau.)

Ministres de la mort,

Arrêtez! je fais grâce!

(Un cri de joie retentit. Le peuple, agenouillé, se relève. Procida et Hélène, entourés des Moines et des Soldats, redescendent les marches de l'escalier et sont ramenés près de Montfort.)

MONTFORT, les regardant tous avec calme.

Oui, grâce! et, plus encor!

Pour réconcilier la Sicile et la France,
D'Hélène et de mon fils j'ordonne l'alliance!

HÉLÈNE, d'une voix étouffée.

Jamais!

PROCIDA, à voix basse.

Tais-toi.

HÉLÈNE, de même.

Jamais!

PROCIDA, de même.

Il le faut! ton pays...

Ton frère... par ma voix l'ordonnent... obéis!

HÉLÈNE, étonnée et regardant Procida.
Que dit-il?...

PROCIDA, d'un air sombre,

Obéis!

MONTFORT, se retournant vers le peuple.

Paix et pardon pour tous !... j'ai retrouvé mon fils !

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

O surprise ! ô mystère !
 Tu prescris, ô mon frère !
 Cette chaîne si chère,
 Que rêvaient mes souhaits.
 Je cède avec ivresse,
 Et qu'ici ma promesse
 Fasse régner sans cesse
 Le bonheur et la paix !

HENRI.

Désormais plus de guerre,
 Et que sur cette terre
 La haine et à la colère
 Fassent place à la paix !
 O ma belle maîtresse !
 En mon cœur, plein d'ivresse,
 Je te fais la promesse
 De t'aimer à jamais !

MONTFORT, SICILIENS et FRANÇAIS.

Désormais plus de guerre
 Entre amis, entre frères ;
 Que le bruit seul des verres
 Retentisse à jamais !
 O transport d'allégresse !
 Plus d'humeur vengeresse,
 Et que règnent sans cesse
 Le bonheur et la paix !

PROCIDA et ses AMIS.

O hasard tutélaire !
 Qu'une trêve éphémère,
 Dans l'ombre et le mystère,
 Cache bien nos projets !
 Oui, j'en fais la promesse,
 Oui, je veux que sans cesse
 Ma haine vengeresse

Soit fatale aux Français!

HENRI, s'adressant à Montfort.

Ah! cédant à l'amour dont mon âme est éprise,
Célébrez cet hymen dès demain!

MONFORT.

Dès ce soir!
Quand la chaleur du jour fera place à la brise,
Quand Vêpres sonneront!

HENRI.

O doux et tendre espoir!

PROCIDA, à part.

O Dieu vengeur! seconde mes projets.

HENRI, regardant Hélène avec bonheur.

Est-il possible!... Unis!...

PROCIDA, à part, et les regardant tous deux.

Unis!... Jamais!...

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, avec étonnement.

O surprise! ô mystère! etc., etc.

HENRI, avec joie.

Désormais plus de guerre, etc., etc.

MONTFORT et LES FRANÇAIS.

Désormais plus de guerre, etc., etc.

(On apporte du corps de garde des brocs et des verres. Les Soldats français et les Siciliens trinquent ensemble et s'embrassent. Montfort tient d'une main celle d'Hélène, de l'autre celle de son fils, et sort marchant entre eux deux. Procida reste, sur le devant du théâtre, à droite, retient près de lui ses amis, et semble leur expliquer, à voix basse, ses projets.)

ACTE V.

Le théâtre représente de riches jardins dans le palais de Montfort, à Palerme. — Au fond, des escaliers en terrasse par lesquels on arrive à la chapelle, dont on voit le dôme s'élever au-dessus des arbres. — A droite, l'entrée du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR de jeunes Filles sur le théâtre, pendant qu'à droite, en dehors et dans les salles du palais, des chœurs d'hommes se font entendre.

CHOEUR de jeunes filles.

L'amitié fidèle
En ses chants joyeux
Offre à la plus belle
Ses fleurs et ses vœux !
Et dans cet asile
Où renaît la paix,
L'heureuse Sicile
S'unit aux Français.

CHOEUR de Chevaliers en dehors.

Célébrons ensemble
L'hymen glorieux
Dont l'espoir rassemble
Deux peuples heureux !

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉLÈNE, en costume de mariée, descendant les marches du palais à droite. Les jeunes Filles vont au-devant d'elle en lui offrant des fleurs.

HÉLÈNE.

BOLÉRO.

PREMIER COUPLET.

Merci, jeunes amies,
D'un souvenir si doux !
Pour moi, ces fleurs jolies
Sont moins fraîches que vous.

Et l'hymen qui me lie
Est plus cher à mes yeux
Quand l'amitié chérie
L'embellit de ses vœux.

Rêve divin ! heureux délire !
Mon cœur frissonne à vos accents !
Hymen céleste ! qui respire
Les fleurs, l'amour et le printemps !

DEUXIÈME COUPLET.

Rives siciliennes,
Sur vos bords enchanteurs,
Assez longtemps les haines
Ont désuni les cœurs.
D'espérance joyeuse,
Puisse-je, ô mes amis,
Voir ma patrie heureuse
Le jour, où je le suis...
Rêve divin ! heureux délire ! etc.

(Hélène congédie les jeunes filles, qui s'éloignent. Pendant ce temps Henri descend, en rêvant, par l'escalier du fond.)

HENRI.

ROMANCE.

La brise souffle au loin, plus légère et plus pure,
Et de parfums plus doux l'air paraît embaumé.
L'onde plus mollement et serpente et murmure,
Et d'un rayon divin tout me semble animé !
Orangers odorants, ruisseaux, belle verdure...
Avez-vous deviné qu'ici je suis aimé ?

HÉLÈNE, s'approchant de lui.

Oui, sois devant le ciel mon époux bien-aimé !

HENRI.

DEUXIÈME COUPLET.

Tu m'aimes ! ô bonheur ! mot divin dont s'enivre
Mon cœur, par la douleur trop longtemps consumé !
Les cieus se sont ouverts, mon amour veut t'y suivre,
Loin du sombre horizon dont j'étais alarmé !

Que dis-je?... quel danger peut encor nous poursuivre?
 Ah! je ne crains plus rien... non, rien... je suis aimé!
 Je cours près de mon père, et reviens à l'instant
 Retrouver mon Hélène!

HÉLÈNE, lui tendant la main,

Et l'amour qui t'attend!

(Henri entre dans le palais qui est à droite.)

SCÈNE III.

PROCIDA, descendant par l'escalier du fond, HÉLÈNE.

PROCIDA, s'approchant d'Hélène.

A ton dévouement généreux,
 Hélène, le pays doit sa reconnaissance!

HÉLÈNE.

Pourquoi?

PROCIDA, avec joie et à demi-voix.

Nos ennemis nous livrent sans défense
 Les postes principaux abandonnés par eux!
 Élégants et parés, dans leurs transports joyeux,
 Ils courent au plaisir, sans peur, sans défiance.

HÉLÈNE, avec inquiétude.

Quels sont donc vos desseins?

PROCIDA.

Je t'en dois confidence!

(A demi-voix.)

Dès que la fiancée aura prononcé : Oui!
 Et lorsqu'au loin de l'hymen accompli
 Les cloches du palais sonneront la nouvelle,
 A l'instant, dans Palerme où la flamme étincelle,
 Le massacre commence!

HÉLÈNE, poussant un cri.

Et ce matin... ici...

A la face du ciel, la foi par nous jurée?

PROCIDA.

Plus que notre patrie est-elle donc sacrée?
 Mon sang pour elle!

HÉLÈNE.

Et ton honneur...

PROCIDA.

Aussi.

HÉLÈNE.

Jamais!

PROCIDA.

Ah! dans ton cœur, où la haine s'apaise,
L'amour seul d'un Français te rend déjà Française,
Et ce fils d'un tyran, cet amant...

HÉLÈNE.

Cet époux.

PROCIDA.

Tu le défendrais...

HÉLÈNE.

Oui!

PROCIDA.

Contre moi?

HÉLÈNE.

Contre tous!

(Apercevant Henri qui sort du palais à droite.)

Le voici!... je le vois!

(S'arrêtant immobile.)

PROCIDA.

Eh bien donc, qui t'arrête?

HÉLÈNE, vivement.

(A part avec horreur.)

Moi trahir tous les miens... non! non! et sous leurs coups
Dois-je voir cependant expirer mon époux?

SCÈNE IV.

PROCIDA, HÉLÈNE, HENRI.

TRIO.

HENRI, s'approchant avec joie d'Hélène qui baisse la tête.
Déjà la bannière de France

Est déployée ! et nos amis,
 Pour célébrer cette alliance,
 Dans le palais sont réunis !
 Voici l'heure solonnelle !

HÉLÈNE, à part sans lui répondre et réfléchissant.

« Dès que la fiancée aura prononcé : Oui !

HENRI.

L'hymen au temple nous appelle !

HÉLÈNE, de même.

» Et lorsqu'au loin de l'hymen accompli
 » Les cloches du palais sonneront la nouvelle
 » Le massacre commence !...» (Avec douleur.) O ciel ! a quel parti
 M'arrêter ?

HENRI, s'approchant d'elle, lui prend la main, et voyant qu'elle tressaille.

Elle tremble ! (la regardant) et son front a pâli !
 D'un tel effroi quelles sont donc les causes ?

(A Hélène.)

Parlez !

PROCIDA, à Hélène.

Oui, parle ! (à demi-voix) si tu l'oses !

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, à part.

Que faire ?... que dire ? O mon frère !
 Du haut des cieux, viens m'inspirer !

PROCIDA, à demi-voix.

Songe à l'honneur ! songe à ton frère !
 Il te défend de nous livrer !

HENRI, de l'autre côté.

De cette voix qui m'est si chère
 Qu'un mot vienne me rassurer !

HÉLÈNE, après avoir regardé un instant en silence Procida et Henri, s'avance
 vers celui-ci avec émotion.

Entre nous deux s'élève un obstacle invincible !

De mon frère l'ombre terrible

M'est apparue... elle est là !... devant moi !

Grâce et pardon, Henri !... je ne puis être à toi !

HENRI et PROCIDA, à part.

Ah ! grand Dieu !

HÉLÈNE.

Cet hymen ne s'accomplira pas !

HENRI, avec désespoir.

Me ravir ton amour !

PROCIDA, à part, avec fureur.

Me ravir ma vengeance !

HÉLÈNE, à Henri.

Va ! fuis loin des autels ! (à part) c'est ma seule espérance !
 J'en mourrai !... Mais, du moins, je l'arrache au trépas !

ENSEMBLE.

HENRI.

Trahison ! imposture !
 Le mensonge est ta loi.
 Infidèle et parjure,
 Tu m'as donné ta foi...
 Et déjà, déloyale,
 Tu me trompes, hélas !
 Adieu, beauté fatale
 Qui jura mon trépas !

HÉLÈNE.

O remords ! ô torture !
 Qui s'empare de moi !
 Infidèle et parjure,
 Oui, je trahis ma foi !
 Mais d'une âme loyale
 Je l'arrache au trépas !
 Et la cloche fatale
 Ne résonnera pas !

PROCIDA, à Hélène.

Pour venger notre injure
 Je m'immolais... et toi,
 Infidèle et parjure,
 Tu trahis notre foi !

Honte que rien n'égale
 Et qui suivra tes pas,
 Que ma voix te signale
 A l'opprobre! au trépas!

HÉLÈNE, voyant le désespoir de Henri, qui veut s'éloigner, s'écrie :

Je ne peux supporter plus longtemps sa colère!

(A Henri.)

Tu sauras tout!

(Henri s'arrête.)

Pour toi, je brave et je préfère...

PROCIDA, bas à Hélène.

Et l'infamie! et le mépris!

(Hélène, qui allait parler, garde le silence.)

HENRI.

Achève!... tu dois tout m'apprendre!

PROCIDA, de l'autre côté, à voix haute.

Achève!...

(A demi-voix.)

Aux assassins de ton frère vas vendre
 Ta patrie et les tiens!

HÉLÈNE, s'arrêtant.

Non! non... je ne le puis!

(S'élançant près de Henri.)

Ami, crois-en mes yeux et mon cœur... oui, crois-moi!

(Avec explosion.)

Henri!... je t'aime!... et ne puis être à toi!

ENSEMBLE.

HENRI, avec colère.

Trahison! imposture!
 Le mensonge est ta loi.
 Quoi tu m'aimes, parjure!
 Et ne peux être à moi!
 Ton âme déloyale
 Ne m'abusera pas!
 Adieu, beauté fatale,
 Cause de mon trépas!

HÉLÈNE.

O cruelle torture!
 Henri, pardonne-moi!
 Je ne suis point parjure!
 Et je n'aime que toi!

(A part avec douleur.)

Malgré moi déloyale,
 Je l'arrache au trépas!
 Et la cloche fatale
 Ne résonnera pas!

PROCIDA.

Pour venger notre injure,
 Je m'immole !... et c'est toi,
 Infidèle et parjure,
 Qui trahit notre foi!
 Honte que rien n'égale
 Et qui suivra tes pas,
 Car ma voix te signale
 A l'opprobre au trépas!
 O sort fatal ! fatal refus!
 Tous nos projets sont confondus!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONTFORT, et tous les Chevaliers français et Dames de la
 cour, sortant de la porte du palais à droite.

HENRI, courant à Montfort.

Ah ! venez compatir à ma douleur mortelle !
 Ces nœuds formés par vous et consentis par elle,
 Le souvenir d'un frère ici les brise !

MONTFORT, souriant.

Erreur !

(Passant entre Henri et Hélène.)

Hélène, vainement lutte contre son cœur,

(Bas à Hélène.)

J'y sais lire... crois-moi ? Tu l'aimes !... il t'adore !...
 Et moi, qu'ils ont nommé tyran... (souriant) je veux encore

L'être une seule fois... mais pour votre bonheur !

(Prenant la main d'Hélène et celle de Henri qu'il retient l'une dans l'autre.)

Soyez unis ! ô nobles fiancés !

PROCIDA, debout sur l'escalier du fond et élevant la main.

Et vous, heureux signal, cloches, retentissez !

MONTFORT, sur le devant du théâtre, entre Hélène et Henri.

Retentissez au loin, chants de réjouissance,

Et dans les airs annoncez...

HENRI, avec joie.

L'heure de mon bonheur !

PROCIDA, avec force.

L'heure de la vengeance !

(Du haut de l'escalier, et de tous côtés, s'élancent des flots de Siciliens, hommes et femmes, le poignard et la torche à la main.)

CHOEUR.

Oui, vengeance ! vengeance !

Qu'elle guide nos pas !

Que pitié ni clémence

Ne retiennent nos bras !

Oui, vengeance ! vengeance !

Et pour eux le trépas !

(Les Femmes fuient épouvantées, tandis que Montfort, immobile à droite et sans armes, regarde fièrement les meurtriers. De Béthune, Vaudemont et tous les Français également sans armes, se précipitent autour de Montfort.)

HENRI, courant à lui.

Mon père!...

MONTFORT, avec joie.

Enfin!... la nature l'emporte !

(Serrant Henri dans ses bras.)

Toi, mon fils !

HENRI.

Oui, je le suis pour mourir !

HÉLÈNE, se plaçant devant Henri et Montfort et s'adressant à genoux à Procida et aux Siciliens qui s'avancent.

Grâce!... ou bien avec eux vos poignards vont m'unir!

PROCIDA, aux Siciliens qui hésitent et reculent.

Frappez-les tous! que vous importe?

Français ou bien Siciliens,

Frappez toujours! Dieu choisira les siens!

Procida et les Siciliens s'élancent sur Montfort, Hélène et Henri, au moment où la toile tombe.

FIN.